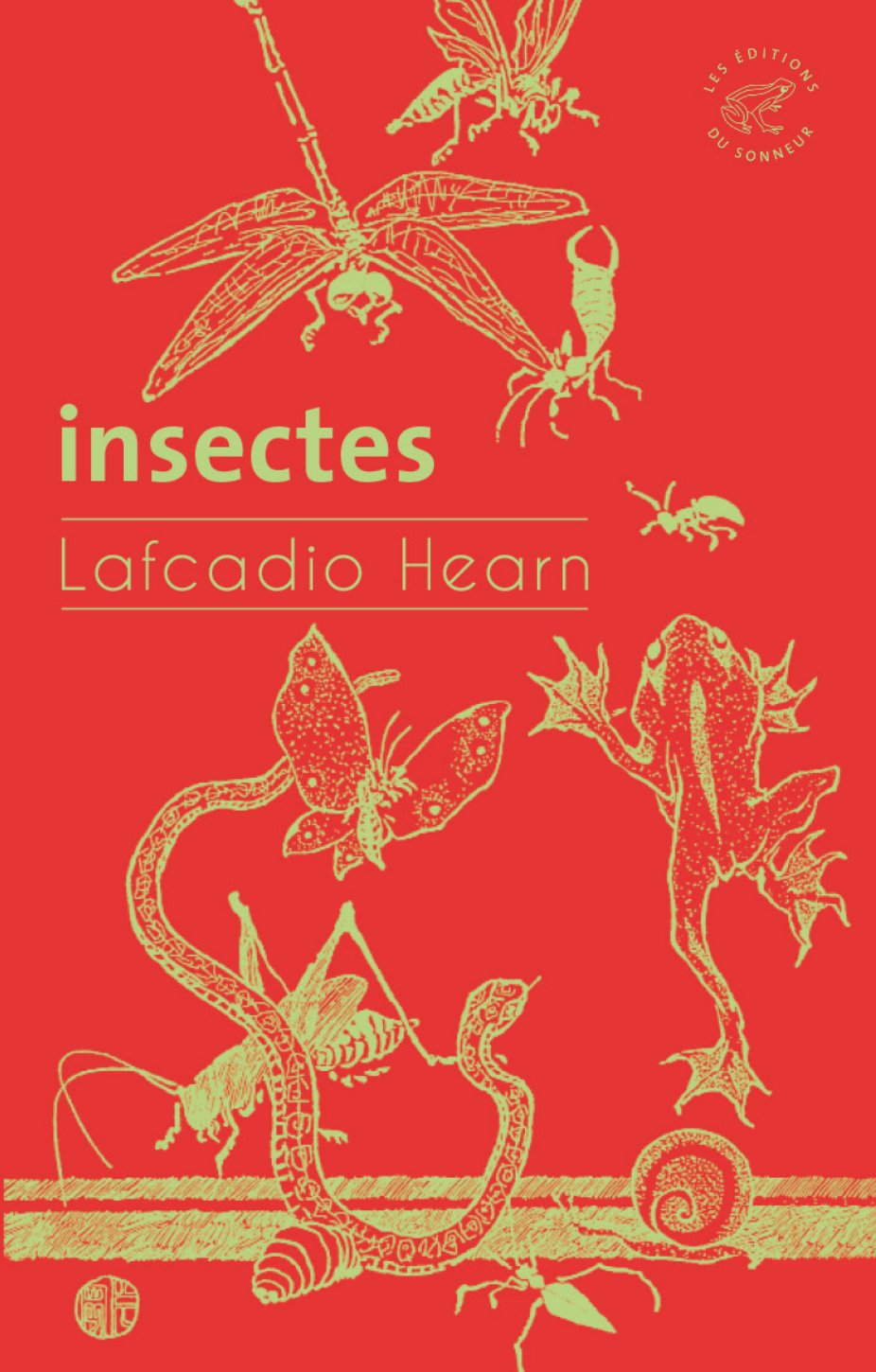


insectes

Lafcadio Hearn





insectes

© Les Éditions du Sonneur, 2016

ISBN : 978-2-916136-94-3

Dépôt légal : janvier 2016

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique des pages intérieures : Anne Brézès

Illustrations de Genjiro Yeto pour la couverture et les pleines pages,
extraites de l'édition Macmillan de *Kottô*; illustrations des insectes
musiciens extraites de l'édition Little Brown de *Exotics and Retrospectives*

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

LAFCADIO HEARN

insectes

Préface d'Anne-Sylvie Homassel

Textes traduits de l'anglais par Anne-Sylvie Homassel,
Marc Logé et Joseph de Smet



Au pays des insectes

POUR ANNE ET LOUIS, AUTRES VOYAGEURS

Il y a quatre-vingt-quinze ans, Masanobu Ôtani, ancien élève de Lafcadio Hearn devenu professeur à son tour, rassemblait pour les éditions Hokuseidô de Tôkyô une dizaine d'essais de son maître consacrés aux insectes ; le recueil, intitulé Insect Literature, fut publié en 1921. De même que les huit autres volumes de la série Hearn Memorial Translations, l'édition était bilingue, anglais et japonais. Les stocks de la collection furent détruits dans le grand tremblement de terre de 1923.

« Lafcadio Hearn aimait beaucoup les insectes, précise Masanobu Ôtani dans son introduction à Insect Literature, dont il est également le traducteur en japonais. Il s'est en conséquence beaucoup exprimé à leur sujet. Il est peu d'écrivains, je crois, tant en Orient qu'en Occident, qui ont écrit autant et d'aussi belles choses sur les insectes que Hearn. » On ajoutera ici que Masanobu Ôtani

avait grandement contribué à l'élaboration de certains de ces textes, fournissant à Hearn de nombreuses sources littéraires et descriptives sur les insectes du Japon, et qu'il avait transmis ses cahiers d'étudiant au professeur Erskine, ce qui permit à ce dernier de reconstituer et de publier entre 1915 et 1921 les cours de Hearn à l'Université impériale de Tôkyô. Cours dont trois au moins, inclus, bien sûr, dans le présent volume, parlent des insectes dans la poésie occidentale – anglaise, française et grecque.

L'amour de Hearn pour les insectes ne date pas de son arrivée au Japon. Né en 1850 à Leucade, en Grèce, d'une mère grecque et d'un père irlandais, il est élevé en Irlande, en Angleterre, au pays de Galles et en France par l'une de ses grands-tantes. Mme Hearn était en effet retournée en Grèce deux ans après la naissance du jeune Patrick (il n'adopta son deuxième prénom, Lafcadio, comme « prénom de plume » qu'après son émigration aux États-Unis) ; le major Hearn, quant à lui, s'était remarié et avait poursuivi, sans ses enfants du premier mariage, sa carrière militaire en Orient. La tante et tutrice de Hearn ayant perdu sa fortune, le garçon, âgé d'à peine dix-neuf ans, est envoyé par un ami de la vieille dame aux États-Unis. Hearn y vécut quelques années dans une certaine précarité, avant d'entamer une carrière plus lucrative de journaliste. On doit à un

certain Edward Laroque Tinker une description assez prude de ces années américaines, Lafcadio Hearn's American Days (Dodd, Mead and Company, New York, 1925). Au détour de cette biographie partielle et partielle, on a le bonheur de trouver sous la plume de Hearn quelques phrases consacrées à Jules Michelet, selon lui « historien de l'affection sexuelle » : « Après avoir lu ses ouvrages – La Mer, L'Oiseau, L'Insecte – et particulièrement ce dernier texte, dans lequel nous pouvons lire une si merveilleuse description des fourmis républicaines et des abeilles monarchiques, on ne peut que se sentir pénétré de la grande tendresse que cet homme portait à la création tout entière. Un ami nous confiait récemment qu'après avoir lu L'Insecte, il n'avait plus aucune envie de tuer fourmis ni araignées. » Considérations extraites d'un article paru dans The Item du 17 juin 1881, intitulé « The Sexual Idea in French Literature » – The Item est l'un des journaux auxquels Hearn contribue le plus régulièrement. Il vit alors à la Nouvelle-Orléans ; et, comme l'attestent quatre courts textes que nous avons également inclus dans le présent recueil, en supplément des essais sélectionnés par Masanobu Ôtani, Hearn n'éprouve pas toujours pour les insectes une affection digne d'un Michelet. Son cafard et ses moustiques louisianais (sans parler des tarentules, scorpions – arachnides, certes, et non insectes – et

autres « chevaux du Diable » du docteur Hava, pharmacien de la Nouvelle-Orléans) sont décrits – ironiquement mais sans ambiguïté – comme des nuisibles. Autre lien cependant avec cet amour des insectes – et du Japon –, Hearn découvre lors de la grande Exposition de 1885 à la Nouvelle-Orléans l'art de ce pays qui va devenir le sien ; musique, estampes et surtout tissus dont les motifs décrivant insectes et serpents le fascinent.

Au Japon, où il s'installe en 1890, Hearn laisse libre cours à cet amour des insectes, tout ensemble objets littéraires et parties intégrantes de la création. C'est précisément la place que leur réserve la civilisation japonaise, qui les apprivoise, les chante et leur donne une classification dans sa cosmogonie bouddhiste. De nombreux insectes, explique Hearn dans son essai consacré aux gaki (« Gaki », in Kottô) appartiennent au Gakidô, le monde des esprits affamés (le Gakidô, le dernier monde avant l'enfer – Jigokudô –, est séparé du monde des humains – Ningendô – par le Chikushôdô, le monde des animaux, et le Shuradô, monde des massacres et des batailles) ; en tant que tels, ils sont donc fréquemment des réincarnations d'êtres humains. Tous les gaki ne sont pas destinés à apparaître aux humains : certains, les gaki-sekai-jû, restent au Gakidô ; d'autres, les nin-chû-jû, vivent parmi les hommes. Si Hearn, dans son essai, prend quelque distance avec la classification bouddhiste, il n'en admet pas

moins qu'elle colore profondément sa vision des insectes, dont l'organisation physique et les organes des sens lui paraissent relever tant de l'entomologie que du fantomatique (ou du surnaturel). « Que les gaki existent ou non, écrit Hearn, il y a tout au moins une ombre de vérité dans la croyance orientale de la réincarnation des morts en insectes. » Et de s'imaginer ensuite revenir en éphémère, en « mangeur de vent », ou bien en amembô (sorte d'araignée d'eau); et enfin en sémi (la cigale japonaise), ou en libellule – sort qui soudain lui paraît plus enviable que de renaître dans le corps d'un être humain. Dans un autre essai, consacré celui-ci aux moustiques (et contenu dans le présent ouvrage), Hearn se rêve également en moustique: « Et lorsque je considère la possibilité d'être condamné au sort de jiki-ketsu-gaki, je veux [...] pouvoir renaître dans [...] quelque coupe à fleurs en bambou, d'où je m'envolerai, dans le doux crépuscule, en chantant ma complainte perçante, pour aller piquer certaines personnes de ma connaissance » (précision utile: le jiki-ketsu-gaki est un gaki suceur de sang).

Et c'est, présume Hearn, parce que le Japon bouddhiste intègre les insectes à la création et à l'ordre du monde, sans cependant en nier l'inquiétante étrangeté, que ses poètes leur ont ménagé un rôle de choix dans leurs œuvres, rejoignant en cela la Grèce antique – ou du moins l'image qu'en a Hearn. Compagnons d'existence, aimés,

chassés (non pour être tués, mais pour être apprivoisés), élevés parfois même (les insectes musiciens), les insectes sont aussi présents dans la poésie japonaise que dans le paysage visuel et sonore du quotidien. Les essais que Hearn consacre aux papillons, aux sémi, aux libellules, aux lucioles et aux insectes musiciens mêlent ainsi à la description des espèces (plus poétique qu'entomologique, l'auteur s'attachant principalement aux attributs étranges de ces créatures et, le cas échéant, à leurs chants et aux échos anthropomorphiques de ceux-ci) de nombreux et courts poèmes japonais, la plupart collectés par ses élèves.

Le recueil original imaginé par Masanobu Ôtani regroupait dix textes : « Papillons du Japon », « Moustiques » et « Fourmis » (extraits du recueil Kwaidan, sans doute l'œuvre la plus connue de Hearn) ; « Histoire d'une mouche », « Lucioles » (extraits de Kottô), « Libellules » (extrait de A Japanese Miscellany) ; « Sémi » (extrait de Shadowings) ; « Insectes musiciens » (extrait de Exotics and Retrospectives) ; « Kusa-hibari » (extrait de Kottô) et « Quelques poèmes sur les insectes » (constitué en fait de deux textes, l'un portant sur les poèmes anglais et l'autre sur les poèmes français). Ôtani avait respecté, pour les neuf premiers textes, l'ordre d'apparition des familles d'insectes dans le cours des saisons japonaises. Les deux essais portant sur la poésie occidentale, rédigés à partir

des cours donnés à l'Université impériale de Tôkyô par Hearn, offrent un contrepoint relativement critique sur une tradition littéraire que l'auteur juge moins apte à percevoir les merveilles de la création – il en rend d'ailleurs responsable le monothéisme anthropocentrique du christianisme. « Que signifie le silence de l'Occident moderne sur un sujet aussi délicieux ? Les dogmes chrétiens en sont à mon sens la cause. L'Église à ses débuts a refusé l'âme, l'esprit et l'intelligence, quelle qu'en soit la sorte, à toute autre créature que l'homme », écrit-il dans « Quelques poèmes anglais sur les insectes ».

Avec « Les Insectes dans la poésie grecque », qui ne figurait pas, non plus que « Politique des insectes », « La tarentule du docteur Hava », « Trois esquisses sur les insectes à la Nouvelle-Orléans » dans le recueil de 1921, Hearn, semblant ainsi boucler la boucle de sa propre existence, met en parallèle les perceptions japonaises et grecques du monde des insectes (et du monde en général). « Vous qui, Japonais, étudiez la littérature, serez sans doute enchantés d'apprendre que votre peuple s'accorde à celui des Grecs de l'Antiquité dans son appréciation de la musique des insectes, l'un des principaux plaisirs de la vie à la campagne », explique Hearn à ses étudiants dès les premiers paragraphes de l'essai. Parallèle qui ne se cantonne pas à l'amour des insectes. « Ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'insectes que

les poètes grecs se rapprochent des Japonais : ils s'y apparentent par des milliers d'émotions infimes, concernant les dieux, le destin de l'homme, le plaisir que donnent les fêtes sacrées mais aussi ces chagrins inhérents à la vie que l'humanité partage depuis sa naissance », précise, plus loin, l'auteur. De curieuse et touchante manière, Hearn illustre par deux fois ces convergences par la figure de l'enfant : à la jeune Myro chantée par Anytè de Sicile fait écho la fillette japonaise (in « Sémi » p. 147) : toutes deux ont enterré quelque jour un insecte familier avec un similaire chagrin. Au jeune fils mort du poète Okura, trop petit pour marcher seul jusqu'aux enfers, correspond celui de Cynirus, dont un poète grec décrit la traversée du Styx (in « Les Insectes dans la poésie grecque », p. 307). Et les enfants chasseurs d'insectes ne cessent de parcourir, du pied léger des fantômes, les pages du présent recueil. Sans doute y a-t-il dans le Japon fantasmé de Hearn (mais habité par lui, qui y vécut quatorze ans, s'y maria, y mourut, y fut enterré sous un nom japonais, même s'il n'en avait jamais complètement appris la langue) les éléments d'un pays d'enfance, désirable, innocent, joyeux et parfois effroyable, dont les insectes sont les incarnations splendides et monstrueuses.

ANNE-SYLVIE HOMASSEL

INSECTES

Papillons du Japon

I.

Que n'ai-je la chance de ce savant chinois connu dans la littérature japonaise sous le nom de Rôsan ! Il était aimé de deux filles-fantômes, des sœurs célestes, qui venaient lui rendre visite tous les dix jours et lui raconter des histoires de papillons. Il existe de merveilleuses histoires chinoises à propos des papillons – des histoires fantastiques ; et je veux les connaître. Mais, hélas ! jamais je ne pourrai lire le chinois, ni même le japonais. Et je subis le supplice de Tantale, car les quelques poèmes japonais que je suis parvenu à traduire, avec immense difficulté, contiennent maintes allusions aux récits du pays de Confucius... Et je sais que nulle fille-fantôme ne daignera visiter le mécréant que je suis.

J'aimerais savoir, par exemple, la véritable histoire de cette vierge chinoise que les papillons prirent pour une fleur et qu'ils suivirent partout, tant elle était belle et

parfumée. Je souhaiterais aussi être mieux renseigné sur les papillons de l'empereur Gensô, dit aussi Ming Hwang, qui les obligeait à lui choisir ses amours... L'empereur avait un jardin merveilleux où il invitait à se rafraîchir avec lui tous ses amis. Il conviait aussi des femmes d'une immense beauté. Des papillons, lâchés de petites cages, s'élançaient vers la plus belle, qui était alors favorisée du choix impérial. Mais lorsque Gensô Kôtei eut aperçu Yokiki, que les Chinois nomment Yang-Kwei-Fei, il ne permit plus aux papillons de choisir à sa place ce qui, du reste, ne fut guère heureux, car Yokiki lui causa de très graves ennuis. J'aimerais encore à savoir en détail l'expérience de cet érudit chinois, célèbre au Japon sous le nom de Sôshû, qui rêva qu'il était devenu papillon et qui ressentit toutes les sensations d'un insecte. Car son âme avait réellement erré sous cette forme, et, lorsqu'il se réveilla, les souvenirs de sa courte existence d'éphémère étaient si présents à son esprit que jamais plus il ne put agir comme un être humain... Je serais, enfin, très heureux de prendre connaissance du document chinois officiel qui reconnaît, dans diverses espèces de papillons, les esprits d'un certain empereur et de ses courtisans...

La majeure partie de la littérature japonaise se rapportant aux papillons semble être d'origine chinoise,

hormis quelques rares textes. Et même le sentiment esthétique national sur ce sujet, si ancien et si délicieusement exprimé dans l'art japonais, ainsi que dans les chansons et les coutumes, s'est peut-être développé d'abord sous l'influence chinoise. Laquelle peut, sans doute, expliquer pourquoi les poètes et les peintres japonais ont choisi, si souvent, pour leur *geimyô*, ou noms d'artiste, des sobriquets tels que Chômu (« Rêve de papillon »), Ichô (« Papillon solitaire »), etc. Aujourd'hui même, des *geimyô* comme Chôhana (« Papillon fleuri »), Chônosuke (« Aidé par un papillon »), Chôki-chi (« Chance de papillon »), sont très recherchés par les danseuses. En plus des noms artistiques se rapportant aux papillons, il existe encore des noms propres (*yobina*) de ce genre, tels que Kochô ou Chô, c'est-à-dire « Papillon ». Ils ne sont généralement portés que par des femmes – bien qu'il y ait d'étranges exceptions... Je puis dire en passant que dans la province de Mutsu, il y a une ancienne coutume qui consiste à appeler la plus jeune fille d'une famille Tekona; ce nom bizarre, suranné partout ailleurs, signifie « Papillon » dans le patois de Mutsu. Autrefois, il désignait aussi une belle femme...

Il se peut encore que, parmi les curieuses croyances japonaises relatives aux papillons, il y en ait de source chinoise... Et, cependant, il y en a qui pourraient être plus anciennes que la Chine elle-même. La plus inté-

ressante de ces idées est, je trouve, celle où l'on admet que l'âme d'une personne *vivante* peut, quelquefois, errer de-ci de-là, sous la forme d'un papillon. De jolies fantaisies sont nées de cette croyance : si un papillon pénètre dans votre chambre d'amis et se perche derrière le paravent de bambou, cela veut dire que la personne que vous aimez le plus va bientôt vous rendre visite. Qu'un papillon puisse être l'esprit d'une personne n'est pas une raison pour le craindre. Néanmoins, les papillons peuvent inspirer la frayeur s'ils apparaissent en grand nombre. L'histoire du Japon rappelle un fait de cette sorte. Lorsque Taira-no-Masakado préparait en secret sa grande rébellion, une telle nuée de papillons s'abattit soudain sur Kyôto que les gens prirent peur, croyant qu'ils annonçaient une catastrophe... Ces insectes étaient-ils les âmes des milliers d'hommes destinés à mourir sur le champ de bataille, agitées à la veille de la guerre par quelque mystérieux pressentiment ?

Toutefois, dans la croyance japonaise, un papillon peut aussi bien être l'esprit d'une personne décédée. Les âmes de fait ont coutume de prendre la forme d'un papillon afin d'annoncer qu'elles vont bientôt se séparer de leur enveloppe terrestre. Pour cette raison, tout papillon qui entre dans une maison devrait être traité avec bonté.

Dans le drame populaire japonais, on trouve de nombreuses allusions à cette curieuse croyance et aux superstitions qui s'y rattachent, comme dans la célèbre pièce intitulée *Tondé déru Kochô no Kanzashi* (« L'Épingle à cheveux volante de Kochô »). Kochô est une belle personne, qui se suicide à cause des mauvais traitements dont elle est accablée et des fausses accusations portées contre elle. Longtemps, celui qui désire la venger cherche en vain le responsable de sa mort. Enfin, l'épingle à cheveux de la jeune trépassée se transforme en un papillon et peut aider le vengeur en voletant au-dessus de l'endroit où se cache le scélérat.

Bien sûr, les grands papillons en papier (*o-chô* et *mé-chô*) qui figurent dans les mariages ne doivent pas être considérés comme possédant la moindre signification surnaturelle. Ils sont simplement les emblèmes d'une union heureuse et de l'espoir que les nouveaux mariés puissent traverser la vie, ainsi qu'un couple de papillons un charmant jardin, voltigeant tantôt vers les cieux, tantôt vers la terre, sans jamais trop se séparer!

II.

Un petit choix effectué parmi les *hokku*¹ fera comprendre au lecteur l'intérêt esthétique que les Japonais

1. C'est le nom d'origine du haïku qu'utilise ici Hearn. Il désigne un court poème régi par des règles spécifiques. (NdE)

portent aux papillons. Quelques-uns de ces poèmes ne sont que de petits tableaux, de minuscules aquarelles, composées de dix-sept syllabes; d'autres ne sont que de jolies fantaisies, de gracieuses suggestions; mais on y trouvera de la diversité, quoique les vers en eux-mêmes ne plairont probablement que très peu, car le goût pour la poésie japonaise du genre épigrammatique ne peut s'acquérir que petit à petit. Ce n'est que par degrés, après une patiente étude, que l'on parvient à estimer à leur juste valeur les possibilités qu'offre cette forme. Une critique hâtive déclarerait qu'il serait absurde de donner une importance sérieuse à une œuvre ne contenant que dix-sept syllabes. Que dira-t-on alors du célèbre vers de Crashaw sur les Noces de Cana?

*Nympha pudica Deum vidit et erubuit!*²

Avec quatorze syllabes, Crashaw est parvenu à l'immortalité; avec dix-sept syllabes japonaises, des choses tout aussi merveilleuses et même bien plus encore ont été exprimées des milliers de fois... Mais il n'y a rien d'extraordinaire dans le *hokku* qui suit, choisi pour des motifs qui ne sont pas uniquement littéraires :

2. « La nymphe modeste vit son dieu et rougit » – ou, dans une traduction plus fréquente, « L'eau modeste vit son Dieu et rougit ». La double valeur du mot *nympha* employé par les poètes classiques pour signifier « fontaine » et aussi la divinité de la fontaine ou source rappelle ces gracieux jeux de mots pratiqués par les poètes japonais. (NdA)

*Nugi-kakuru*³

Haori sugata no

Kochô kana!

(Comme un *haori* dont on se dépouille – le papillon!⁴)

Torisashi no

Sao no jama suru

Kochô kana!

(Le papillon ne cesse de se prendre dans la perche du chasseur d'oiseaux!⁵)

Tsurigané ni

Tomarité nemuru

Kochô kana!

(Perché sur la cloche du temple, il dort, le papillon!)

3. Ce terme s'écrit plus souvent *nugi-kakéru* et signifie « ôter et suspendre » ou « commencer à ôter ». On peut traduire le *hokku* de cette manière, plus libre mais sans doute plus vivante : « Une femme qui ôte son *haori* – on dirait un papillon. » (NdA)

4. Il faut avoir vu le vêtement japonais auquel le nom de *haori* se rapporte pour apprécier la comparaison. Le *haori* est une sorte de mantelet de soie, à larges manches, porté par les deux sexes. Mais le poème suggère un *haori* de femme, qui est, souvent, d'un motif et d'un tissu plus riches que celui des hommes. Les manches sont larges et la doublure d'une soie aux couleurs vives, aux motifs en général splendides. Lorsqu'on ôte cette veste, la doublure est montrée – et c'est en cet instant que la splendeur frémissante de la soie peut être comparée au papillon en vol. (NdA)

5. La perche en question est badigeonnée de glu ; le poème suggère que le papillon veut empêcher l'homme de se servir de sa perche et que les oiseaux pourraient se méfier, ayant vu l'insecte englué. « *Jama suru* » signifie « empêcher ». (NdA)

Néru-uchi mo
Asobu-yumé wo ya
Kusa no chô!

(Et tandis qu'il dort, il rêve qu'il joue – ah, le papillon dans l'herbe!⁶)

Oki, oki yo!
Waga tomo ni sen
Néru-kochô!

(Réveille-toi! Je serai ton ami, papillon qui dort.⁷)

Kago no tori
Chô wo urayamu
Metsuki kana!

(Ah, la triste expression de cet oiseau en cage qui regarde, envieux, le papillon!)

Chô tondé –
Kazé naki hi to mo
Miézariki!

(Même si le vent, apparemment, ne souffle pas, oh le fréuissement des papillons!⁸)

6. Tandis qu'il se repose, ses ailes pourtant continuent à frémir, comme s'il rêvait qu'il vole. (NdA)

7. Ce court poème est de Bashô, le plus grand des compositeurs de *hokku*. Il est censé suggérer la joie du printemps. (NdA)

8. Ou plutôt: « Même si la journée ne semble pas sans vent »; mais la double négation, en poésie japonaise, n'équivaut pas à une affirmation, comme en anglais. Le poète ici implique qu'au regard, les fréuissements des papillons peuvent donner à penser que la brise souffle. (NdA)

Rakkwa éda ni

Kaéru to miréba

Kochô kana!

(Quand je vis la fleur remonter à la branche – non, ce n'était qu'un papillon!⁹)

Chiru-hana ni

Karusa arasoï

Kochô kana!

(Aussi léger qu'une fleur qui tombe, le papillon!¹⁰)

Chôchô ya!

Onna no michi no

Ato ya saki!

(Un papillon tantôt précède, tantôt suit une dame.)

Chôchô ya!

Hana-nusubito wo

Tsukété-yuku!

(Ah! Le papillon poursuit un voleur de fleurs.)

Aki no chô

Tomo nakéréba ya,

Hito ni tsuku!

9. Le poète fait allusion ici au proverbe bouddhiste: *Rakkwa eda ni kaerazu; ha-kyô futatabi terasazu* (La fleur tombée ne retourne pas à la branche; le miroir brisé ne reflète jamais plus). (NdA)

10. Le poète fait sans doute allusion à la délicatesse du mouvement des pétales de cerisier qui tombent. (NdA)

(Le papillon d'automne s'approche des hommes. Peut-être n'a-t-il plus d'amis, maintenant?)

*Owarété mo,
Isoganu furi no
Chôchô kana!*

(Ah, le papillon! Même chassé, il ne semble jamais se hâter.)

*Chô wa mina
Jiû-shichi-hachi no
Sugata kana!*

(Aile de papillon, grâce de jeune fille: c'est la même chose.¹¹)

*Chô tobu ya –
Kono yo no urami
Naki yô ni!*

(Il volette, le papillon, comme s'il n'y avait pas de haine en ce monde!)

*Chô tobu ya,
Kono yo ni nozomi
Nai yô ni!*

11. C'est-à-dire que la grâce des jeunes filles vêtues en des robes aux longues manches frémissantes fait songer aux mouvements gracieux du papillon. Un vieux proverbe japonais déclare ceci: *Oni mo jû-hachi azami no hana* (« Même un diable, à dix-huit ans, est fleur de l'ortie » – même un diable est joli à dix-huit ans). (NdA)

(Ah, le papillon ! Il va et vient comme s'il n'avait rien d'autre à désirer en ce monde.)

Nami no hana ni

Tomari kanétaru

Kochô kana!

(Il est difficile de se percher sur les fleurs [l'écume] des vagues – pauvre papillon !)

Mutsumashi ya!

Umaré-kawaraba

Nobé no chô!

(Renaissant, peut-être, tels papillons dans la lande, serons-nous heureux ensemble ?¹²)

Nadéshiko ni

Chôchô shiroshi

Taré no kon ?¹³

(Sur la fleur rose, un papillon blanc : de qui est-il l'esprit ?)

Ichî-nichî no

Tsuma to miékéri –

Chô futatsu.

12. On pourrait rendre ces vers d'une manière plus frappante : « Heureux, tous les deux, dis-tu ? Oui, si nous renaissions papillons dans les champs. » Ce *hokku* a été composé par le célèbre poète Issa après son divorce. (NdA)

13. Il existe une version alternative du dernier vers : « *Taré no tama ?* » (NdA)

(L'épouse d'un jour est apparue enfin : un couple de papillons!)

Kité wa maii

Futari shizuka no

Kochô kana!

(Ils s'approchent en dansant ; se rencontrant, s'apaisent, les papillons!)

Chô wo oï

Kokoro-mochitashi

Itusmadémo!

(La chasse aux papillons ! Je voudrais l'aimer toujours.¹⁴)

.....

En plus de ces quelques échantillons de la poésie japonaise sur les papillons, j'ai à offrir un curieux spécimen de la prose japonaise sur le même sujet. L'original, dont je n'ai fait qu'une libre traduction, se trouve dans l'étrange vieux livre intitulé *Mushi Isamé* (« Admonition ou Avis sur les insectes »). Bien qu'il affecte la forme d'un discours adressé à un papillon, c'est en fait une allégorie didactique sur une ascension et une déchéance sociales : « À présent sous le soleil du printemps, les brises sont tièdes, les fleurs rosées s'épanouissent, les herbes sont douces et les cœurs heureux!

14. C'est-à-dire : je voudrais toujours trouver du plaisir aux choses simples, tel un enfant joyeux. (NdA)

Partout les papillons volent joyeusement et maintes personnes composent sur eux des vers japonais ou chinois.

Cette saison, ô papillon, est en vérité votre beau temps. Vous êtes si joli qu'il n'y a rien au monde qui vous vaille. Pendant cette période, tous les autres insectes vous admirent et vous jalouent. Ils ne sont pas les seuls à le faire. Les hommes aussi vous envient. Sôshû, de Chine, se revêtit dans un rêve de votre forme! Sakoku, du Japon, se transforma après sa mort en l'un des vôtres et fit ainsi des apparitions surnaturelles. L'envie que vous inspirez n'est pas seulement partagée par l'humanité et par les insectes; les choses sans âme échangent leur silhouette pour la vôtre, comme, par exemple, la pousse d'orge qui se transforme en un papillon¹⁵.

Vous êtes donc enflé d'orgueil et vous vous dites: "Il n'y a rien dans l'univers qui me soit supérieur." Ah! Qu'il m'est aisé de deviner les pensées de votre cœur. Vous êtes trop satisfait de votre petite personne. Voilà pourquoi vous vous laissez si légèrement porter par tous les vents. Voilà pourquoi vous ne demeurez jamais tranquille. Vous songez sans cesse: "Nul n'est aussi fortuné que moi!"

15. Erreur populaire importée sans doute de la Chine. (NdA)

Mais essayez de penser pendant quelques instants à votre histoire personnelle. Vaut-elle la peine que vous vous la remémoriez ? Car elle contient un côté inélégant, presque vulgaire. Comment dites-vous, un côté vulgaire ? Eh oui ! Écoutez plutôt. Durant une assez longue période après votre naissance, vous n'avez vraiment aucune raison de vous enorgueillir. Vous n'êtes alors qu'un simple ver poilu, si pauvre que vous ne pouvez même pas vous accorder une robe afin de recouvrir votre nudité. Votre aspect est véritablement rebutant. Tout le monde se détourne de vous. Vous avez, du reste, bien raison d'être honteux ! Vous l'êtes même si profondément que vous collectionnez des brindillons de bois et d'herbes et vous construisez un nid que vous suspendez à une branche. Alors, en vous apercevant, tout le monde s'écrie : "Ah ! L'insecte au manteau de pluie !" (*minomushi*¹⁶)

Pendant cette partie de votre vie, vos péchés sont multiples. Vous et vos semblables, vous vous réunissez sur les tendres feuilles vertes des cerisiers et vous y paraissez d'une laideur extraordinaire. Les yeux de ceux qui sont venus de loin pour contempler la splendeur de ces arbres sont offusqués à votre vue. Vous êtes même

16. Le nom est suggéré par la ressemblance de la couverture artificielle de la larve avec le *mino*, le manteau de pluie en paille porté par les paysans japonais. (NdA)

coupables de choses bien pires que celle-là. Vous savez que des pauvres, des hommes et des femmes, ont cultivé dans leurs champs du *daikon*¹⁷, peinant, sous l'ardeur du soleil, jusqu'à ce que leurs cœurs soient remplis d'amertume par ce labeur ingrat. Que faites-vous alors? Vous engagez vos compagnons à vous suivre et vous vous rassemblez tous sur les feuilles de ce *daikon* et sur celles des autres légumes plantés par ces pauvres gens! Dans votre odieuse gloutonnerie, vous les ravagez et les découpez en mille formes monstrueuses. Vous ne vous souciez nullement du chagrin et du désespoir des miséreux. Oui! Vous êtes une créature de ce genre, et tels sont vos actes.

Mais à présent que vous avez une silhouette gracieuse, vous méprisez vos anciens camarades, les autres insectes. Lorsque parfois vous les rencontrez, vous avez l'air de dire: "Je ne vous connais pas." Vous ne voulez avoir pour amis que des gens riches et de rang élevé. Ah! Vous avez bien oublié le temps jadis.

Il est vrai que peu se souviennent de votre existence passée, tant on est charmé par vos grâces présentes et vos blanches ailes. On vous dédie des vers chinois ou japonais. Les jeunes filles de haut rang qui, autrefois, ne pouvaient vous regarder sans frissonner vous con-

17. Sorte de navet japonais. *Daikon* signifie littéralement « grande racine ». (NdE)

templent désormais avec délice. Elles veulent que vous vous posiez sur leurs épingles à cheveux et elles tendent vers vous leurs mignons éventails dans l'espoir que vous vous y perchiez. Ceci me rappelle qu'il existe sur vous une ancienne légende chinoise qui n'est pas à votre honneur.

Au temps de l'empereur Gensô, le palais impérial contenait des milliers de belles dames, tant même qu'il eût été impossible pour un homme de dire quelle était la plus charmante. On réunissait ces exquis personnes dans une immense salle et l'on vous lâchait parmi elles... Il était écrit que la jeune fille sur l'épingle à cheveux de laquelle vous vous poseriez serait augustement conduite à la Chambre impériale. Car il y avait alors une loi qui interdisait qu'il y eût plus d'une impératrice à la fois : c'était une très bonne loi. Cependant, par votre faute, l'empereur fit beaucoup de mal au pays. Votre esprit est léger et frivole, ô papillon, et, quoique, parmi ces beautés, il y en eût sans doute dont le cœur était pur, vous ne vous occupiez que de la beauté extérieure ! Vous ne vous dirigiez donc que vers le plus joli minois. Et les femmes oublièrent les manières de se comporter conformément à leur sexe et ne songèrent plus qu'à se parer afin que leurs visages plussent aux hommes. Le résultat fut que l'empereur mourut d'une mort triste et pénible. Simplement à cause de votre frivolité !

De fait, il est facile de déterminer votre vrai caractère en considérant votre conduite en d'autres matières. Par exemple, il y a des arbres, tels que le pin et le chêne, dont les feuilles ne tombent ni ne se fanent, mais demeurent toujours vertes. Ce sont des arbres au cœur fort, à l'âme droite. Mais, déclarez-vous, ils sont trop sévères, trop officiels. Vous les détestez et ne leur faites jamais visite. Vous n'allez voir que le cerisier rose, la pivoine, le *kaido*¹⁸ et la rose jaune. Vous aimez ces plantes-là parce que leurs fleurs sont éclatantes. Vous ne songez qu'à leur plaire. Permettez-moi de vous dire qu'une pareille conduite est extrêmement malséante ! Ces arbustes ont certainement de très belles fleurs, mais ils n'ont pas les fruits qui apaisent la faim, ils ne se plaisent que chez ceux qui aiment le luxe et l'apparat. Voilà pourquoi ils goûtent tant vos fines ailes blanches, votre silhouette délicate et élégante, voilà aussi pourquoi ils se montrent aussi aimables envers vous.

Et, dans cette saison printanière, tandis que vous dansez à travers les jardins des riches et volez parmi les belles allées de cerisiers en fleurs, vous vous dites : "Personne n'a autant de plaisir que moi, ni tant de bons amis. Quoi qu'on puisse dire, j'aime la pivoine ; la rose jaune est ma bien-aimée. J'obéirai à ses moindres

18. *Pyrus spectabilis*, le pommier à bouquets. (NdE)

désirs. J'y mettrai mon orgueil et ma joie !" Ainsi parlez-vous : mais songez que le temps des fleurs est court. Bientôt, elles se faneront et leurs pétales s'éparpilleront à terre. Pendant les chaleurs de l'été, il ne se trouvera plus que des feuilles vertes. Puis souffleront les vents d'automne et les feuilles elles-mêmes tomberont, une à une, comme des gouttes de pluie : *parari-parari*. Alors votre sort sera pareil à celui du malheureux dans le proverbe : *Tanomi ki no shita ni amé furu!* ("La pluie tombe même à travers l'arbre sous lequel je m'étais abrité.") Vous irez à la recherche de votre ancienne connaissance, le ver, la larve, et vous le prierez de vous laisser entrer dans votre trou d'autrefois. Mais, ayant des ailes, vous ne pourrez y pénétrer. Nulle part, ni sur la terre, ni aux cieux, vous ne parviendrez à abriter votre corps. L'herbe du marécage sera desséchée et vous ne trouverez même pas une goutte de rosée pour mouiller votre langue. Il ne vous restera qu'à vous coucher et à mourir. Et tout cela à cause de votre cœur léger et frivole. Ah ! Quelle fin lamentable ! »

III.

La plupart des légendes japonaises se rapportant aux papillons semblent, comme je l'ai dit, être d'origine chinoise. J'en connais cependant une qui est, je crois, essentiellement japonaise. Elle me paraît valoir d'être

contée, pour le profit de certaines personnes qui croient qu'en Orient il n'y a pas d'« amour romanesque ».

À l'arrière du cimetière du temple de Sozanji, dans les faubourgs de la capitale, se dressait autrefois une chaumière solitaire occupée par un vieillard nommé Takahama. Ses voisins l'aimaient à cause de son amabilité mais on le croyait un peu fou : à moins qu'un homme ne fasse vœu d'être prêtre bouddhiste, il doit se marier et fonder une famille. Toutefois, Takahama n'appartenait à aucune secte religieuse ; cependant, il ne s'était pas marié et on ne lui avait jamais connu de liaison amoureuse. Pendant plus de cinquante ans, il vécut ainsi, tout seul.

Un été, il tomba malade et comprit qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Il envoya donc chercher sa belle-sœur qui était veuve et son neveu, un garçon d'environ vingt ans, auquel il était très attaché. Ils vinrent immédiatement et firent tout ce qu'ils purent pour soulager les dernières heures du vieillard.

Par une étouffante après-midi, tandis que la veuve et son fils veillaient à son chevet, Takahama s'endormit. Aussitôt, un grand papillon blanc pénétra dans la pièce et se pencha sur l'oreiller du malade. Le jeune neveu s'empressa de le chasser à coups d'éventail. Mais l'insecte revint vers l'oreiller. On le fit de nouveau partir ; il revint une troisième fois. Alors, le jeune homme le pour-

chassa hors de la maison, à travers le jardin, jusqu'au cimetière du temple avoisinant. Là, le papillon se mit à voleter devant le garçon, comme s'il ne voulait point être écarté, et d'une façon si étrange que ce dernier se demanda si c'était vraiment un papillon ou bien un *ma*, un mauvais esprit. Il continua à poursuivre l'insecte, pénétrant de ce fait plus avant dans le cimetière. Tout à coup, il vit le papillon se diriger vers une tombe – la tombe d'une femme. Soudain, le papillon disparut sans que le jeune homme pût dire comment. Il le chercha en vain. Alors, il examina le monument funéraire, sur lequel était gravé un nom propre, Akiko, et une inscription : « Morte à dix-huit ans. » La tombe semblait avoir été érigée près d'un demi-siècle auparavant ; la mousse commençait à la recouvrir. Mais elle avait été bien entretenue. Il y avait des fleurs fraîches et la vasque d'eau avait été récemment remplie.

En retournant à la maison, le jeune homme eut la douleur d'apprendre que son oncle avait cessé de vivre. La mort l'avait surpris tranquillement ; sur son visage inanimé flottait un sourire.

Le neveu du mort raconta alors à sa mère ce dont il avait été témoin dans le champ de repos.

– Ah ! s'écria la veuve. C'était certainement Akiko !

– Mais, mère, qui était donc cette Akiko ?

La mère répondit ceci :

– Lorsque ton oncle était jeune, il était fiancé à la fille d'un de ses voisins, Akiko. Elle était charmante ; malheureusement, elle mourut de consommation quelque temps avant le mariage. Ton oncle la pleura amèrement et, après qu'elle fut enterrée, fit vœu de ne jamais se marier. Il construisit cette petite chaumière à côté du cimetière afin d'être près de la tombe de sa bien-aimée. Cela se passait il y a plus d'un demi-siècle. Et chaque matin, pendant ces cinquante années, ton oncle s'est rendu au cimetière afin de prier, de nettoyer la tombe et d'y poser des offrandes. Comme il ne voulait pas qu'on en jasât, il n'en a jamais parlé... Akiko a fini par venir le chercher. Ce papillon blanc était son âme.

IV.

J'ai bien failli oublier de parler d'une ancienne danse japonaise, *Kochô Mai* (« la danse des papillons »), exécutée autrefois dans le palais impérial par des danseuses déguisées en papillon. Je ne sais si telle est encore la coutume.

Cette danse, dit-on, est très difficile à apprendre et requiert six danseuses qui doivent se mouvoir en des figures compliquées, obéissant à des règles traditionnelles pour chaque pas, chaque pose, chaque geste. Elles évoluent lentement l'une autour de l'autre, au son de tambourins et de grands tambours, de petites et de

grandes flûtes, ainsi que de pipeaux, dont la forme était
inconnue au dieu Pan de la Grèce !

Traduction de Marc Logé,
révisée et complétée par Anne-Sylvie Homassel
(*Butterflies*, extrait du recueil *Kwaidan*.
Première édition : Houghton Mifflin and Company,
Boston & New York, 1904. Première édition française :
Kwaidan, Mercure de France, Paris, 1910)

sommaire

Préface: <i>Au pays des insectes</i>	7
Papillons du Japon	17
Moustiques.....	39
Fourmis.....	45
Histoire d'une mouche.....	70
Lucioles	76
Libellules.....	109
<i>Sémi</i>	145
Insectes musiciens	175
<i>Kusa-hibari</i>	213
Quelques poèmes anglais sur les insectes	221
Quelques poèmes français sur les insectes	272
Les insectes dans la poésie grecque	294
Politique entomologique	311
La tarentule du docteur Hava	313
Esquisses sur les insectes de la Nouvelle-Orléans	320

Observateur sagace du familier et de l'étrange, l'écrivain irlandais **Lafcadio Hearn** (1850-1904) s'est intéressé aux insectes plus en poète qu'en naturaliste. Il a écrit au cours de sa vie nombre d'essais et de contes sur ces créatures, merveilles scientifiques autant que symboles métaphysiques. De la Nouvelle-Orléans au Japon, il n'a cessé de se passionner pour les cigales, les libellules, les lucioles, les fourmis, les papillons, les moustiques...

Fasciné, amusé, intrigué, il nous ouvre, dans ce recueil qui réunit pour la première fois l'ensemble de ses textes sur ce thème, les portes d'un univers singulier et nous parle autant du monde animal que de l'âme humaine.

PRÉFACE D'ANNE-SYLVIE HOMASSEL

TRADUCTION D'ANNE-SYLVIE HOMASSEL, MARC LOGÉ ET JOSEPH DE SMET

ISBN : 978-2-916136-94-3 19,50 euros

